

Zeitschrift: Museum Helveticum : schweizerische Zeitschrift für klassische Altertumswissenschaft = Revue suisse pour l'étude de l'antiquité classique = Rivista svizzera di filologia classica

Herausgeber: Schweizerische Vereinigung für Altertumswissenschaft

Band: 35 (1978)

Heft: 4

Artikel: Une relecture poétique de Rutilius Namatianus

Autor: Paschoud, François

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-27794>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Une relecture poétique de Rutilius Namatianus

Par François Paschoud, Genève

Il vient de se produire au sujet de Rutilius Namatianus un heureux événement auquel les hellénistes, grâce aux papyri qu'on découvre, sont habitués, mais qui pour les latinistes constitue une rarissime aubaine: on a retrouvé dans la reliure d'un manuscrit de Turin un morceau de parchemin portant des fragments inconnus de vingt vers d'un côté et de dix-huit vers de l'autre; il s'agit de distiques élégiaques qui apparaissent de toute évidence comme étant de Rutilius¹. Ces lambeaux sont en trop mauvais état pour qu'on puisse songer à les traduire, mais résolvent quand même deux problèmes longuement débattus. D'abord celui de la date du voyage de Rutilius: le v. B 7 ...] *je nouae consul Constantius ur[bis*, contient le nom du consul bis de 417, Constance; ainsi se trouvent confirmés les calculs de Carcopino², repris par Cameron³, et prouvée la fausseté de la trop longue démonstration de Lana⁴. Ensuite celui que constituait la disparité des deux livres de Rutilius, le premier ayant 644 vers, le second seulement 68 vers; on avait bien pensé au hasard d'une mutilation de l'archétype, ou même à la mort de l'auteur en cours de route! Cependant Carcopino estimait que le poème tel que nous le possédions était complet et concluait son article déjà cité en ces termes: «La vérité est moins dramatique et plus spirituelle. Rutilius, dans la paix finalement retrouvée par voie de terre de ses propriétés gauloises, a versifié de loisir le récit de sa traversée initiale, et il a cherché à lui imprimer l'allure d'une improvisation poursuivie, au jour le jour, de station en escale ... Il me paraît ... probable que le Gaulois, né malin, ait désiré faire naître [l'illusion]; et le secret de ses intentions se découvre dès qu'on remarque que son récit s'arrête net le jour même où la fermeture annuelle des mers mit fin tout d'un coup à sa navigation.»⁵ Le Gaulois Carcopino, trop malin, se voit sur ce point confondu par la découverte du nouveau fragment. Le v. A 5, ...] *hiberna Ligustica miles* fait allusion à la Ligurie hivernale, et l'éloge du consul Constance qui occupe le revers du parchemin découvert est peut-être amené par une étape à Albenga, reconstruite peu auparavant précisément par Constance⁶.

1 M. Ferrari, *Spigolature bobbiensi*, Italia Med. e Uman. 16 (1973) 1-41; seules les pages 15-30 concernant Rutilius; elles contiennent notamment l'édition princeps du nouveau fragment.

2 *Chronologie et histoire littéraire. A propos du poème de Rutilius Namatianus*, REL 6 (1928) 180-200, repris dans *Rencontres de l'histoire et de la littérature romaines* (Paris 1963) 233-270.

3 *Rutilius Namatianus, St. Augustine, and the Date of the De reditu*, JRS 57 (1967) 31-39.

4 *Rutilio Namaziano* (Torino 1961); tout le premier chap. de ce livre, 11-60, est consacré au problème de datation; il se prolonge par trois appendices sur le même sujet, 61-104.

5 Art. cit. (n. 2) 199sq.

6 Telle est l'ingénieuse suggestion de M. Ferrari, art. cit. (n. 1) 28sq.

Mon intention n'est pas ici de m'attarder sur ces nouveaux fragments. L'erreur aujourd'hui réfutée de Carcopino sur la dimension du poème primitif me donne cependant la transition vers le problème que je désire examiner. L'historien très ingénieux qu'était Carcopino a commis une faute méthodologique en ne tenant pas compte sur ce point des conventions littéraires antiques: il était exclu d'emblée de penser qu'un poète aussi attaché que Rutilius à l'esthétique la plus classique ait pu offenser ses règles en terminant abruptement, après 68 vers, son second livre, cela d'autant plus qu'il venait de consacrer le début de ce livre 2 au problème de la division de son poème en deux livres, et qu'il avait poursuivi en insérant au début de ce second livre un éloge de l'Italie, évidemment destiné à faire pendant à l'éloge de Rome placé au début du premier livre. Cette observation de méthode sur un point limité peut je crois être généralisée: on a davantage étudié le poème de Rutilius comme document que comme monument, on l'a examiné avec des curiosités plutôt historiques que littéraires. La situation actuelle est bien illustrée par l'introduction de E. Doblhofer à sa nouvelle édition: sur 68 pages, un seul chapitre, de 8 pages, aborde des questions littéraires, et encore est-il question de chronologie dans 4 de ces 8 pages⁷. Pour compenser un peu ce déséquilibre, je voudrais, dans les lignes qui suivent, aborder Rutilius non en historien tout court, mais en historien de la littérature.

* * *

Le problème crucial qui me semble devoir être abordé du point de vue littéraire et poétique est celui des étapes du voyage de Rutilius. Non content de fixer l'année du retour du poète en Gaule, on a exploité au maximum les précisions qu'il fournit et dépensé des trésors d'érudition pour dater au jour près son voyage. On trouvera chez Carcopino le résumé des tentatives anciennes; lui-même affirme que Rutilius est parti de Rome le 16 octobre 417, de Porto le 31 octobre, puis est arrivé à Luna le 11 novembre⁸. Lana pour sa part pense que Rutilius est parti de Rome le 3 novembre 415, de Porto le 18 novembre, puis est arrivé à Luna au début de décembre⁹. Cameron évite une datation trop précise, insiste surtout sur l'année 417, et suggère que le poète est parti dans les derniers jours d'octobre¹⁰. Doblhofer pense que Rutilius est parti de Porto le 29 octobre 417 et arrivé à Luna dans les dix derniers jours de novembre¹¹. En plus, Lana

7 Cette observation n'est pas une critique; l'édition de Doblhofer (Heidelberg 1972) est excellente: le texte est établi avec beaucoup de bon sens, la traduction très précise et souvent éclairante, l'introduction et la bibliographie fournissent un «état de la question» complet et concis. Le second volume, qui contient le commentaire, a paru en 1977.

8 Etude citée (n. 2); cf. en part. 188 et 193sq. dans REL 6 (1928).

9 Op. cit. (n. 4) en part. 60 et 142.

10 Art. cit. (n. 3).

11 Op. cit. (n. 7) 35-39.

s'attarde longuement à calculer la longueur des diverses étapes. Je me demande si ces divers auteurs n'ont pas commis l'erreur d'interpréter le poème de Rutilius comme un Guide bleu, en surexploitant des indices qui ne sont pas ceux d'un carnet de bord. Le plan du récit n'obéirait-il pas à d'autres lois que celle du respect scrupuleux des étapes d'un voyage réel?

Je ne veux pas suggérer bien sûr que le voyage de Rutilius est purement imaginaire, ou bien qu'il s'est déroulé dans un contexte tout à fait différent de celui qu'on a reconstitué. La confirmation de la date de 417 par les nouveaux fragments assure la justesse des calculs de Carcopino-Cameron-Doblhofer: le poète indique bel et bien qu'il est parti de Porto dans les derniers jours d'octobre 417, et il n'y a aucune raison de penser qu'il n'en a pas été ainsi dans la réalité. Mais il n'en découle pas forcément que les diverses étapes de la navigation puissent être reconstituées avec autant d'exactitude qu'on l'a fait; du reste les imprécisions du poète au sujet de son séjour à Pise ont retenu les plus prudents – dont Carcopino ne fait pas partie – de dater précisément l'arrivée à Luna.

L'exemple d'un autre récit de voyage suggérera, mutatis mutandis, où j'en veux venir. Chateaubriand fit en 1791 un voyage en Amérique; beaucoup plus tard, en 1827, il publia un récit de ce voyage; de minutieuses recherches ont montré clairement que le récit ne correspond que très partiellement au voyage réel et que Chateaubriand décrit des régions qu'il n'a jamais visitées en exploitant des sources littéraires; le plus frappant est peut-être qu'il narre une entrevue avec Washington dont on a la preuve qu'elle n'eut jamais lieu¹². On pourrait je pense sans grand peine trouver bon nombre de récits de voyages «arrangés». Je ne veux pas mettre en parallèle les récits de Rutilius et de Chateaubriand, ne serait-ce que parce que le premier a évidemment été rédigé très vite après le voyage, le second trente-six ans plus tard. Il me semble pourtant que ce rapprochement nous enseigne au moins qu'un écrivain qui rédige un récit de voyage peut n'avoir pas comme unique but de fournir ce qu'on nommerait aujourd'hui un reportage. Les motifs de donner des coups de pouce plus ou moins discrets à la réalité vécue peuvent être innombrables; ils sont évidemment en relation avec les motifs qui poussent l'auteur à rédiger un récit de voyage. Laissant ici de côté Chateaubriand, il paraît raisonnable de penser que Rutilius, en prenant son stilet, avait surtout l'ambition d'écrire une belle œuvre poétique qui lui permette de s'exprimer sur un certain nombre de sujets qui lui tenaient particulièrement à cœur. On a déjà souvent relevé qu'il a réussi à fondre en un tout harmonieusement équilibré des éléments fort divers¹³. Ne serait-ce pas un extraordinaire miracle qu'un voyage réel, avec toutes ses vicissitudes, se laisse tout naturellement couler dans une forme poétique aussi heu-

12 F.-R. de Chateaubriand, *Voyage en Amérique*, éd. critique par R. Switzer, 2 vol. (Paris 1964).

L'introduction de Switzer donne tous les détails des recherches qui ont abouti aux conclusions que je mentionne. Je remercie mon collègue Pierre Schmid qui m'a signalé ce rapprochement.

13 Je reviens sur cet aspect du poème dans un article à paraître dans REL 56 (1978).

reuse? Personne ne s'est apparemment avisé jusqu'à aujourd'hui qu'on peut presque affirmer avec une certitude mathématique que Rutilius a forcément dû modifier son voyage réel pour aboutir à une narration aussi riche, variée et bien composée.

Et en effet, si nous relisons l'œuvre de Rutilius en fixant notre attention sur ce point, nous remarquons qu'une série d'épisodes peuvent, et que certains doivent nécessairement avoir subi une transposition en passant du voyage réel à son récit poétique. Rutilius lui-même nous fournit dès son séjour à Porto un indice qui nous invite clairement à ne pas prendre trop strictement, selon une interprétation platement littérale, tout ce qu'il nous dit. Tandis qu'il attend un vent favorable pour s'embarquer, il retourne en pensées à Rome, et ses regards se dirigent vers la Ville éternelle; voici les vers qui suivent¹⁴:

*saepius attonitae resonant circensibus aures;
nuntiat accensus plena theatra fauor;
pulsato notae redduntur ab aethere uoces,
uel quia perueniunt, uel quia fingit amor.*

Malgré la précision donnée au dernier vers cité, Lana s'est gravement interrogé pour savoir à quels *ludi circenses* et à quels *ludi scaenici* le poète pouvait bien faire allusion¹⁵; Cameron a rétorqué avec bon sens qu'il n'y avait pas lieu de prendre ces vers au pied de la lettre¹⁶. J'ajouterais pour ma part que ce motif s'explique par une considération d'ordre purement littéraire: Rutilius se retourne vers Rome et a tout d'abord des impressions visuelles (189 *respectare*, 190 *uisu deficiente sequi*, 191 *oculi*, 192 *cernere*, 193 *indice fumo*, 197 *caeli plaga candidior*, 199 *perpetui soles*, 200 *purior dies*; relever que ces notations ne sont pas toutes réalistes); les v. 201–204 ont simplement comme fonction de compléter ces impressions visuelles par des impressions auditives. On peut du reste se demander si Rutilius a vraiment attendu quinze jours à Porto, et si ce retard n'a pas comme fonction essentielle de créer l'occasion de cette dernière évocation de Rome et de fournir un prétexte à l'éloge de Palladius et d'Exupérance.

Lana et Doblhofer¹⁷ nous apprennent que le poète arrive au terme de sa première étape, à Centumcellae, après un trajet de 43 milles, entre 15 et 16 heures: il avait encore au programme la visite des Thermes du Taureau, à trois milles, et il fallait y arriver tant qu'il faisait encore jour. Je ne serais pas pour ma part aussi affirmatif. Le site offrait au poète l'occasion d'un développement à ne pas manquer: il avait la possibilité de décrire l'eau aux vertus admirables et d'étoffer son récit d'une étiologie qui lui permettait de montrer son érudition et de rappeler opportunément que le monde romain, comme la Grèce, pouvait

14 1, 201–204.

15 Op. cit. (n. 4) 31sq.

16 Art. cit. (n. 3) 33sq.

17 Lana 117; Doblhofer 38.

s'enorgueillir de prodiges¹⁸; enfin le site lui fournissait une adroite transition pour amener le bref éloge de Messalla. Tout cela s'agence si bien que j'ai le mauvais esprit de suggérer que Rutilius n'a pas nécessairement visité ce jour-là les Thermes du Taureau. Il pouvait y être allé en excursion durant son long séjour à Rome; peut-être n'a-t-il débarqué à Centumcellae que vers 19 heures.

Le troisième jour de sa navigation, Rutilius part de Porto Ercole, contourne le Monte Argentario, voit au loin l'isola del Giglio, et passe durant l'après-midi au large de l'embouchure de l'Ombrone; comme le mouillage y est excellent, il voudrait aborder là, mais les matelots, désireux de prendre de l'avance, continuent leur route. Finalement, le vent tombe et la nuit surprend les navigateurs, ce qui vaut à notre voyageur un débarquement sur une rive déserte, une soirée autour du feu de camp, et une nuit sous des tentes improvisées. Cette partie de camping amène un heureux élément de variété, cette nuit «en campagne» divertit le lecteur et l'empêche de trouver monotone une suite d'étapes qui, à cette seule exception, se terminent toutes dans des sites habités. Comme il y avait un mouillage connu à la bouche de l'Ombrone, il devait certainement aussi y avoir là des possibilités de logement. Lana indique lui-même que la hâte des matelots peut éventuellement être de la part de Rutilius une discrète touche érudite rappelant Cicéron¹⁹. Ici de nouveau, tout s'arrange trop bien pour permettre au poète d'introduire un élément de variété dans son récit, et cette fin d'étape me paraît suspecte. Je ne me risquerais pas à préciser en quel endroit Rutilius a dormi ce soir-là, mais je parierais qu'il n'a pas campé sur une plage déserte.

La quatrième étape soulève un problème tout particulièrement difficile: elle mène le poète de la plage déserte à Faleria, où il arrive vers midi; la distance est d'environ 45 milles, parcourus à la rame²⁰. L'impossibilité est ici si évidente que même Lana et Doblhofer²¹ se voient contraints d'abandonner leur méthode d'interprétation littérale et d'admettre que le récit ne peut pas correspondre à la réalité du voyage vécu. Ils parlent d'une erreur du poète, et remarquent bien que la fête d'Osiris qu'il décrit à cet endroit a un lien avec le fait que cette étape soit en même temps si importante et si rapidement parcourue. Rutilius, sans nous le dire expressément, veut évidemment suggérer qu'il a vu les réjouissances des paysans à l'occasion de la fête d'Osiris; pour cela, il devait arriver à Faleria avant la fin de la journée. La date de cette fête est transmise

18 Il s'agit d'un des topoi par lesquels s'exprime le complexe d'infériorité des Romains face aux Grecs; on songe au passage de Caton l'Ancien affirmant que les exploits des Romains sont aussi remarquables que ceux des Grecs, mais qu'il manque d'écrivains pour les célébrer (fr. 33 Peter = Gell. 3, 7, 19; cf. Sall. *Catil.* 8, 2-5).

19 Cic. *Fam.* 16, 9, 4; cf. Lana 120.

20 Cf. 1, 349. 371sq.

21 Lana 123; Doblhofer 38; il induit son lecteur en erreur en écrivant: «... doch bald zwingt die Ungunst der Witterung zur Landung im gegenüberliegenden Faleria.» En fait, le calme plat oblige les matelots à ramer et, à la hauteur de Faleria, ils sont fatigués.

diversement; Lana et Cameron discutent les dates possibles, soit le 1er novembre, soit la seconde moitié de ce même mois²². Je me demande de nouveau ici si une interprétation aussi littérale du *De reditu* est vraiment judicieuse. Cette étape à Faleria comporte trois motifs: la fête païenne, la description du site, enfin le *conductor* mal embouché amenant la tirade contre les Juifs. Le troisième fait évidemment contraste avec les deux premiers, comme le montre le distique 381sq.:

*sed male pensavit requiem stationis amoenae
hospite conductor durior Antiphate.*

D'une part, nous avons une fête charmante, gaie (v. 375: *hilaris ... pagi*), qui célèbre la nature immortelle, le cycle des saisons, les puissantes forces de la vie, l'alternance des rudes travaux et des saines détente. Les *germina laeta* du v. 376 insistent encore sur l'idée d'abondance réjouissante. Le cadre de cette fête n'est pas moins plaisant: un bois, un bassin aux vastes dimensions où folâtraient des poissons. D'autre part, nous avons le Juif désagréable et l'évocation des bizarres particularités de sa religion; elle est *radix stultitiae*, point d'origine d'une absurdité: ainsi s'annoncent les deux invectives contre les moines et le solitaire chrétiens²³. La pratique juive de la circoncision ne manque pas dans l'énuméra-

22 Lana 37–39 et 93–96; Cameron 36. Les dates divergentes sont fournies par le *Menologium rusticum* (CIL I², 280sq.; Dessau 8745) et par le *Calendrier de Philocalus* (CIL I², 276).

23 Sur le sens de *radix stultitiae*, cf. Lana 167–169. Je crois que l'identification de *stultitia* avec le christianisme est une interprétation qu'il faut absolument adopter et qui seule éclaire correctement la position religieuse de Rutilius. Il amalgame Juifs et Chrétiens, et sa haine contre les premiers ne s'explique bien que par la crainte que lui inspirent les seconds. Vu les risques qu'il y avait alors à attaquer le christianisme, on peut aller jusqu'à supposer que la principale raison d'être de l'invective contre les Juifs résidait dans le fait que le poète avait la possibilité d'y glisser discrètement que le christianisme était une folie. A peine tolérés eux-mêmes, les Juifs en tant que tels ne constituaient en aucune manière pour les derniers païens une menace qui justifiait la virulence du poète, qui je crois confond aussi leur victoire avec celle des Chrétiens, intentionnellement bien sûr. Vessereau, dans son édition (Paris 1904) 292sq. pense que *stultitia* reprend simplement collectivement les diverses particularités du judaïsme qui sont énumérées; cette interprétation prête à Rutilius une cheville d'une extrême platitude; elle semble adoptée par E. Castorina dans son édition (Firenze 1967) 107. Plus justement, Doblhofer 117 traduit «Brutstätte der Torheit». Je ne sais pas qui le premier a proposé l'identification *stultitia* = christianisme. On la trouve chez G. Boissier, *La fin du paganisme*³ 2 (Paris 1898) 200, et chez R. Pichon, *Les derniers écrivains profanes* (Paris 1906) 266. – A propos de l'attitude de Rutilius face au christianisme, on sait que A. Dufourcq, *Rutilius Namatianus contre saint Augustin*, *Rev. hist. et litt. rel.* 10 (1905) 488–492 a suggéré que le *De reditu* apportait une discrète réponse à la *Cité de Dieu* de saint Augustin; l'idée a été reprise par P. Courcelle, *Histoire littéraire des grandes invasions*³ (Paris 1964) 105sq. et par Cameron, art. cit. (n. 3) 31sq. Je crois pouvoir ajouter un rapprochement à ceux qui ont été proposés. En 1, 71sq., dans l'éloge de Rome, on lit: *hinc tibi certandi bona parcendique uoluptas / quos timuit superat, quos superavit amat*. Le poète fait évidemment allusion au v. de Virgile *parcere subiectis et debellare superbos* (*Aen.* 6, 853); peut-être répond-il aussi à Augustin, *Ciu.* 1 *praef.*, p. 3sq. DK et 1, 6, p. 10 DK, qui oppose cette prétention des Romains au précepte biblique: *Iac.* 4, 6 *deus*

tion du poète, et il n'est peut-être pas superflu de rappeler ici les connotations fausses évidemment, mais largement ressenties pourtant, qui lient une idée de castration à l'opération de la circoncision (cf. v. 392 *lassati mollis imago dei*). La religion juive est présentée ici comme une doctrine de la stérilité, de la folie, du refus de la vie. Nous sommes donc en présence d'un contraste voulu par le poète entre les forces de la vie incarnées par le paganisme et les forces de la mort incarnées par le judéo-christianisme; il exprime ainsi de manière très frappante ce qui est sa conception existentielle fondamentale, et ses craintes secrètes face à l'avenir, car il sait bien qui va l'emporter (cf. v. 398 *uictoresque suos natio uicta premit*). Les trois motifs développés dans les v. 371–398 ont donc une cohérence profonde et significative; ils sont bien plus que la juxtaposition de trois éléments fortuits au hasard d'une étape, et n'ont sans doute que peu de rapports avec la réalité du voyage de l'automne 417. La reconstitution de cette réalité est sans grand intérêt: Rutilius peut avoir eu maille à partir avec un Juif dans n'importe quelle autre circonstance, il peut avoir participé ailleurs à une fête d'Osiris; le cadre de Faleria est ce qu'il y a de plus précisément fixé dans tout cela: il était donné par l'itinéraire du voyage. C'est je crois dans ce passage qu'apparaît le mieux la faiblesse de l'interprétation littérale du *De reditu*: on relève une «erreur» dans ce qu'on prend pour un journal de bord, et on reste sourd au message de l'œuvre d'art.

Le contraste entre la méditation sur les ruines de Populonia et la joie qu'éprouve immédiatement après Rutilius en apprenant que Volusien a été nommé préfet de Rome frappe le lecteur le plus superficiel²⁴. Voilà une nouvelle qui tombe d'une manière excessivement opportune sur le plan littéraire; je ne doute pas que Rutilius ait connu vers cette époque la promotion de son ami; qu'il l'ait appris précisément à Populonia m'apparaît comme une évidente fiction poétique.

La sixième étape mène notre voyageur de Populonia à Vada Volaterrana; peu après avoir appareillé, il commence, dit-il, à apercevoir au loin la silhouette de la Corse. Populonia se situe à la hauteur de l'extrême nord de la Corse, qui s'en trouve à une distance de plus de 80 km. Ainsi donc, si le poète a vraiment aperçu la Corse – ce qui est assez peu probable – il l'a en réalité perdue de vue en cinglant de Populonia vers le nord. L'imprécision s'explique par le fait que Rutilius voulait insérer dans son poème une mention de la Corse et de la légende étiologique qui s'y rattache, et que le développement de son récit ne lui en avait pas offert la possibilité auparavant. L'artifice est ici évident, et Lana a dit sur ce point l'essentiel: traditions liant Populonia à la Corse, discussion sur la possibilité ou l'impossibilité de voir la Corse de Populonia, écho de Hor. Sat. 1, 5, 77sq. dans le v. 431. Il affirme à juste titre que Rutilius n'écrit pas ici en té-

superbis resistit, humilibus autem dat gratiam. Dans ces deux passages, Augustin cite le vers de Virgile.

²⁴ 1, 399–414 et 415–428; cf. Doblhofer 40.

moin oculaire, mais en poète érudit féru de précisions géographiques et mythologiques²⁵.

Cette sixième étape est plutôt brève; en effet, si les navigateurs s'arrêtent déjà à Vada Volaterrana, c'est qu'un Corus rapide et une pluie diluvienne les y contraignent. Heureux coup de vent, heureuse averse; Triturrita n'était pas loin et, si Eole n'était pas intervenu, Rutilius aurait pu arriver le soir même, après une étape de 48 milles, en cet endroit. Mais nous aurions été ainsi privés de la description de Vada (453–462), de l'accueil chez Albinus, chez qui les voyageurs trouvent enfin à se mettre au sec et dont le poète fait l'éloge (465–474), de la curieuse description des salines qui se trouvent en-dessous de la ville d'Albinus (475–490), et enfin de la rencontre avec Victorinus (491–510)²⁶:

*O quam saepe malis generatur origo bonorum.
tempestas dulcem fecit amara moram;
Victorinus enim ...*

Cette *amara tempestas* est si féconde en *bona*, non seulement sur le plan de l'amitié, mais aussi sur celui de l'harmonie et de la variété du De re ditu, que je serais bien étonné que Rutilius ne l'ait pas inventée.

L'étape de Vada à Pise est très brève; Rutilius fait maintenant un arrêt prolongé: malgré le beau temps et le vent favorable, il ne veut pas manquer d'aller visiter son ami Protadius²⁷. Mais cette interruption a encore d'autres motifs: elle permet une description de Triturrita, avec son extraordinaire 'jetée' d'algues, insérée avant même qu'on sache pourquoi le voyageur relâche dans ce port²⁸; elle permet au poète de visiter Pise, de voir la statue de son père et de faire son éloge, ainsi que l'éloge de celui qui occupe actuellement le poste de *consularis Tusciae et Umbriae*, Décius, et enfin l'éloge du père de ce dernier, Lucillus, à quoi s'ajoute encore une brève invective contre ceux qui pillent les finances publiques et dont Lucillus, dans ses fonctions de *comes sacrarum largitionum*, avait réprimé l'audace. Après ces civilités et ces pèlerinages, quand le poète veut se remettre en route, le temps se gâte à nouveau²⁹, ce qui nous vaut

25 Cf. Lana 126–129. Le v. 429 pose un problème avec l'expression *Aquilone reuerso*; cf. les diverses explications possibles chez Lana 125sq. et Castorina, op. cit. (n. 23) 206sq. A l'interprétation avec nuance concessive, «l'Aquilon s'étant remis à souffler», on oppose le fait que les anciens ignoraient l'art de louvoyer. Sans être spécialiste de ces problèmes, je ne vois pas comment on peut interpréter Plin. *Nat.* 2, 128 sans admettre que les Anciens étaient capables de louvoyer; il y est en effet question de risques de collision entre navires se dirigeant en sens contraire par même vent: *isdem autem uentis in contrarium nauigatur prolatis pedibus, ut noctu plerumque aduersa uela concurrant*. *Pes* signifie évidemment ici 'écoute'; cf. Forcellini 3, 691: *proferre pedem*, «andare a poggia, ad orza». Doblhofer 121 traduit «da wieder ein Nordwind aufgekommen ist».

26 1, 491–493.

27 1, 541sq.

28 1, 527–540.

29 1, 615–618.

encore une partie de chasse près de Triturrita et un petit développement astronomique et météorologique. Nous avons donc encore une fois une suite d'épisodes variés à souhait, et enchaînés si adroitement que le lecteur ne remarque pas du tout ce que cette succession a parfois d'un peu artificiel; je pense notamment à la manière dont les éloges de Décius et Lucillus s'ajoutent à celui du père de Rutilius. Et encore une fois, il serait étonnant que le voyage réel ait pris une forme si favorable à la littérature.

Le peu de ce que nous connaissons du second livre par les 68 vers transmis avec le premier livre et par les fragments nouvellement découverts suffit à montrer que le cours de la narration ne s'y développait pas différemment que dans le premier. Je m'arrêterai ici sur un ultime artifice littéraire de Rutilius. Sa dernière étape connue le mène de Pise à Luna. Voici le spectacle qui s'offre au navigateur immédiatement après son départ du *Pisanus portus*³⁰:

*incipiunt Apennini deuexa uideri
qua fremit aërio monte repulsa Thetis.*

Lana³¹ s'efforce sans succès de trouver un site qui réponde à la description du poète. L'ensablement de la côte a certes pu modifier la physionomie des lieux en quinze siècles et demi. Mais quiconque a une fois parcouru l'Aurelia en voiture sait bien qu'une zone côtière plate assez large s'étend sans interruption de l'embouchure de l'Arno au massif montagneux de la Spezia. Il n'y a nulle part un site où la montagne tombe à pic dans la mer et fasse écumer Thétis. Les hauteurs moyennement élevées qui barrent l'horizon vers le nord-est ne font pas encore vraiment partie de l'Apennin. Je crois surtout qu'il est vain de s'entêter à trouver une explication topographique à ces deux vers, car leur fonction littéraire n'est que trop évidente. Rutilius veut introduire au début de ce livre son éloge de l'Italie pour équilibrer l'éloge de Rome au début du livre 1. De plus, il désire ajouter à son éloge de l'Italie une invective contre Stilicon. Le dénominateur commun de ces deux développements est précisément l'Apennin: les dieux ont accordé à l'Italie un rempart naturel, l'Apennin; le traître Stilicon a permis, par son impiété, aux ennemis de Rome de franchir ce rempart naturel qu'est l'Apennin. Le fil conducteur du début du second livre est fourni par cette chaîne de montagne; Rutilius se devait donc absolument de mentionner son nom, et le fait qu'elle n'apparaisse guère au navigateur qui quitte le *portus Pisanus* ne l'a pas beaucoup inquiété.

* * *

Voici ce qu'on peut conclure, je crois, au terme de cette relecture «poétique» du *De reditu*. Rutilius veut faire œuvre littéraire, et un élément de son

30 2, 15sq.

31 142.

projet est assurément de donner au lecteur l'impression d'un journal composé jour après jour au gré des étapes: c'était une condition nécessaire pour que le récit soit vivant³². Il paraît vraisemblable qu'avant même de partir, il a songé à l'œuvre qu'il allait écrire. Il doit avoir fait d'emblée une liste de thèmes à aborder, notamment une liste des amis dont il voulait faire l'éloge et une liste des invectives qu'il voulait insérer. Le voyage réel lui aura fourni certainement une série d'éléments, mais rien ne nous permet de les distinguer de ceux qu'il aura puisés dans des souvenirs plus anciens et peut-être situés ailleurs. Des indices de datation étaient indispensables pour créer l'impression de voyage réel; Rutilius en a donc parsemé son poème, tout en évitant de plates précisions; la date doit correspondre à celle de son véritable voyage, qui a donc commencé vers la fin d'octobre 417 et s'est prolongé sans doute jusqu'au début de l'hiver³³. Installé chez lui, Rutilius se sera mis sans tarder au travail, et l'on peut penser que le *De reditu* a été rédigé dans la première moitié de 418. Pas plus que beaucoup d'autres données du texte, il n'y a lieu de prendre au pied de la lettre la date consulaire fournie par les nouveaux fragments, et qui suppose bien sûr que l'œuvre est composée sous le consulat de Constance: Rutilius ne pouvait faire autrement s'il voulait maintenir de manière cohérente l'illusion d'une rédaction au jour le jour.

Les calculs précis de dates et de longueurs d'étapes n'ont qu'un intérêt: celui de mettre en évidence les invraisemblances et les impossibilités du récit. J'espère avoir montré que l'interprétation littérale de ces données passe à côté de l'essentiel: le travail du poète qui mobilise son imagination, ses amours et ses haines, ses souvenirs de la vie réelle et ses souvenirs littéraires, les mêle, les métamorphose et les sublime pour écrire une œuvre d'art raffinée, en quelque sorte «hellénistique», parfois précieuse ou même maniérée, mais qui n'en a pas moins suscité l'intérêt et l'émotion d'hommes de goût de la Renaissance à aujourd'hui.

32 On peut dire que sur ce point, Rutilius a réussi, et même mieux qu'il l'espérait, puisque Vessereau, *op. cit.* (n. 23) 273sq. admet réellement que le poème a été composé au jour le jour, et que Rutilius a interrompu son œuvre parce qu'il a continué par voie de terre après Luna et que son voyage dès lors n'offrait plus d'intérêt. Réfuté sur un point par la nouvelle découverte, Vessereau ne mérite même pas de l'être sur l'autre, tant il est évidemment impossible qu'un poème aussi élaboré ait pu être rédigé sans plan d'ensemble, au gré des étapes.

33 Carcopino, *art. cit.* (n. 2) s'était notamment fondé, pour ses calculs, sur la fermeture de la navigation maritime le 11 novembre. E. de Saint-Denis, *Mare clausum*, REL 25 (1947) 196–214, a montré qu'il n'y avait nullement là une règle inflexible; il cite, 213sq., le poème de Rutilius parmi les textes attestant que cette règle a pu être assez souvent enfreinte.